

**Théâtre(s)**  
Janvier 2022

**théâtre(s)**  
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



# Thomas Quillardet

## EN HOMME LIBRE

Le metteur en scène d'*Une Télévision française* n'a de cesse de questionner la justesse de son adresse au public.

TEXTE CYRILLE PLANSON  
PHOTO JULIEN PEBREL

**D**ans cette saison sans pareille, où beaucoup de productions passent (malheureusement) trop inaperçues, Thomas Quillardet traverse avec une certaine sérénité une période pourtant bien compliquée. *Une Télévision française*, sa dernière création, présentée début octobre à la Comédie de Reims, est saluée par la critique et sa belle tournée hivernale se poursuit. Affable et souriant, l'auteur et metteur en scène de la Compagnie 8 avril en est pleinement heureux, de cette satisfaction de l'artisan qui a beaucoup et bien travaillé. Lui a découvert le théâtre « vers 7 ou 8 ans », à la MJC de Sartrouville, sa ville de naissance. Un peu par hasard, après avoir « tout tenté », du dessin au tennis. « C'était l'activité du mercredi après-midi, se souvient-il. Et très vite, une surprise, une révélation. Au théâtre, on peut revenir, refaire. Il y avait là quelque chose d'immédiat, dans l'instant présent, qui me plaisait beaucoup. » La pratique de spectateur est venue plus tard, lorsqu'il

déménage à Paris, vers l'âge de 15 ans. « À cette époque, le Théâtre de l'Odéon mettait en place des cartes jeunes à 100 francs. Ma mère me prend la carte et j'achète ensuite des places à 30 francs. J'ai vu Boh Wilson, Patrice Chéreau, Georges Lavaudant... Je voyais absolument toute la saison de l'Odéon. » Et le choc avec, entre autres, la découverte d'*Arlequin, serviteur de deux maîtres*, mis en scène par Giorgio Strehler. « Une fête du théâtre, avec de magnifiques lumières. C'était beau, c'était joyeux. J'ai des souvenirs impérissables d'immenses collectifs, sur le plateau et dans la salle. » Le théâtre devient une évidence et Thomas Quillardet se forme durant quatre ans, dont deux passés au Studio Asnières. Une formation d'acteur et, très vite, le sentiment de faire fausse route. « Passée la première du spectacle, je m'ennuyais sur un plateau, observe-t-il. Je n'étais pas un bon acteur car je ne me réinventais pas ». Il s'essaye à la mise en scène lors d'une carte

## ARTISTES / METTEUR EN SCÈNE

blanche et monte avec des amis *Les quatre jumelles*, de Copi. « *Et là, soudainement, je me suis senti moteur.* » Cette pièce marque une bascule. Il n'empêche, ce fils d'enseignants se sent illégitime. « *N'étant pas issu d'un milieu artistique, je n'en connaissais pas les rouages, remarque-t-il. J'avais cette idée un peu bête que quand mon spectacle serait dans L'Officiel des spectacles ou le Pariscope, les programmeurs viendraient le voir.* » Et ce n'est pas (toujours) le cas. Il éprouve alors le besoin « *de prendre l'air, de voir ailleurs et de (se) mettre en danger. Quitter Paris où j'étais très installé, ma famille dont j'étais proche.* » Ce sera le Brésil, initialement pour deux mois... et finalement quelques années. Là, il crée et s'affirme en tant que metteur en scène et professionnel du spectacle, travaillant à monter un festival au Théâtre de la Cité internationale, dans le cadre d'une saison du Brésil en France. Le jeune metteur en scène de l'époque aime « *les auteurs fous, déstructurés* », citant Copi ou Novarina...

### DU COLLECTIF AU SOLO

S'en suivront dix ans de travail en collectif. Des créations, les premiers succès, la reconnaissance de ses pairs, « *puis un petit sentiment d'étouffement, les premiers éloignements.* » Thomas Quillardet s'est aussi nourri de collaborations en duo – Marie Rémond (*Cataract Valley, Le Voyage de G. Mastorna*) et Jeanne Candell (*Villégiature*) notamment – avant de trouver son propre chemin, seul, à la tête de la Compagnie 8 avril. Son parcours a aussi croisé celui de la Comédie-Française, en 2012, à l'invitation de Muriel Mayette-Holtz, l'administratrice d'alors. « *On m'appelle, on me dit qu'elle souhaite me voir. Je m'imagine qu'on lui a parlé de moi, qu'elle veut me proposer Phèdre, dans la salle Richelieu,* » explique-t-il avec malice. En réalité, ce sera *Les Trois petits cochons*, son premier projet jeune public. Il hésite à refuser. « *Je trouvais l'histoire idiote, je n'avais jamais créé pour l'enfance.* » Il réécrira ce conte oral, révélant ses aspérités sur l'héritage, la dévoration, la fratrie... Il dit aujourd'hui de ce spectacle qu'il est une pierre angulaire dans son parcours. « *En travaillant pour le jeune public, il faut renouveler l'œil, ne jamais s'installer, et poser une clarté dans la narration.* » Cet enjeu demeure.

Dans *Une Télévision française*, il voulait « *creuser une époque, parler de maintenant, mais sans "asséner", sans évidence ni manichéisme.* » C'est là tout le théâtre de Thomas Quillardet, entre rigueur et déraison. Et l'on comprend les filiations indirectes lorsqu'il cite les artistes dont il aime suivre le travail: Jonathan Capdevielle, « *pour l'imaginaire et ce "fouillis" artistique* » dans lequel il se retrouve, Gisèle Vienne « *tellement précise et libre* », Jérôme Bel « *singulier, toujours étonnant au théâtre.* »



### LE TEMPS, CE LUXE

Alors que cette aspiration pourrait être légitime, il ne rêve pas d'une direction de lieu, mais a soif de ces « *zones de liberté et d'indépendance* » que lui offre sa compagnie. « *Je suis libre de mon tempo, du choix de celles et ceux qui m'accompagnent dans mes projets. 90 % de mon temps est consacré à l'artistique car j'ai une bonne équipe administrative.* » Il aimerait créer un peu moins, redevenir spectateur pour découvrir de nouveaux artistes, se reconnecter à la nouvelle génération « *et ne pas devenir abruti.* » Un metteur en scène, explique-t-il, est en permanence assailli par « *l'angoisse de ne plus occuper le terrain, de ne plus exister dans le milieu professionnel. On crée mais l'on ne se nourrit plus de la rencontre des autres.* » De tout cela, en homme libre, il se détache. ♦

**Une Télévision française, créée cet automne.**